

LETTRES ROUGES

— Polar —

ROMAN

LETTRES ROUGES

Claudie HAVET

ECHO Editions
www.echo-editions.fr

Toute représentation intégrale ou partielle, sur quelque support que ce soit, de cet ouvrage, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayant cause, est interdite (Art. L 122-4 et L 122-5 du Code de la propriété intellectuelle).

Le Code de la propriété intellectuelle du 1^{er} juillet 1992 interdit en effet expressément la photocopie à usage collectif sans autorisation des ayants droit. Or cette pratique s'est généralisée notamment dans les établissements d'enseignement, provoquant une baisse des achats de livres, au point que la possibilité même pour les auteurs de créer des œuvres nouvelles et de les faire éditer correctement est aujourd'hui menacée.

Direction Artistique : Émilie COURTS

Photo de couverture : EC Média

© ECHO Éditions

ISBN : 978-2-38102-314-4

1. LE SECRET DE DIMITRI BOUROV

Si on l'avait prévenue qu'au bout du chemin, la mort la faucherait, elle aurait éclaté de rire ! Elle avait des amis, un chien, un boulot une vie saine et le parcours qu'elle avait choisi d'emprunter ce matin-là n'avait rien de terrifiant. Néanmoins, figurant parmi les créatures ciblées par le tueur, ses heures étaient comptées.

Le couple Bourov s'était rencontré en première année de lycée et avait célébré la fin de leur cursus ensemble. Des années marquées par d'indéfectibles quêtes d'absolu. Aucun élève n'avait jusque-là obtenu autant de diplômes d'honneur ou de médailles, mais l'engouement était ailleurs. Leur passion jaillissait de leur piano, ils étaient empreints d'une telle vélocité, d'une telle justesse de rythme et d'expressivité. Des qualités musicales qui les distinguèrent et dont l'orchestre philharmonique de Moscou s'empara.

Durant les mois suivants, ils emménagèrent dans une villa cossue de «la Riviera russe». Une coquette résidence abritant quelques privilégiés dont désormais ils faisaient partie. Les époux avaient atteint l'objectif qu'ils s'étaient donné d'atteindre. Des répétitions rythmées, des tournées aux quatre coins du monde, et la naissance de Dimitri. Un enfant discret, au visage symétrique, de grande taille

et bien bâti. Néanmoins, ils étaient inquiets. Leurs brillantes études les avaient propulsés hors de leur vie d'avant et préservés des difficultés financières, certes. Mais quand était-il de l'avenir de leur fils ? Depuis le début d'année, son niveau était en chute libre et les avait contraints à solliciter les services d'éducateurs privés. Madame Bourov avait tout mis en œuvre pour éveiller l'esprit de sa progéniture. La décoration de sa chambre avait été confiée à un architecte d'intérieur réputé pour son écoute. De sorte que tous ses souhaits d'emménagement furent réalisés, à savoir : une bibliothèque alternant romans de jeunesse et encyclopédies. Un pan entier était consacré à la littérature russe, allant de Léon Tolstoï à Maxime Gorki. Mais l'attrait de la pièce était le piano droit dévoilant ses touches noires et blanches.

Depuis son cinquième anniversaire, le garçonnet faisait ses gammes sous l'œil avisé de ses parents. Il avait un certain doigté, alliant souplesse et rythme, mais sans aucun génie. Lorsque la douceur du climat entraînait dans la maison et que la brise soulevait les voilages, il dressait la nuque et apposait délicatement ses mains sur le clavier s'imaginant devant un public conquis. Ses aînés s'étaient appliqués à lui constituer un univers parfait, destiné à une éducation disciplinée et vertueuse. Cependant, malgré leur volonté d'élever leur fils vers les sommets, ils n'y parvenaient pas. C'était à peine s'il atteignait la place du milieu, celle que personne ne remarquait, ni cancre, ni premier, juste passable. La deuxième année s'amorça doucement, ses parents apprirent l'humilité. Parfois lorsqu'ils récupéraient l'inculte à la sortie des classes, leurs têtes disparaissaient dans l'encolure de leurs manteaux. Les notes étaient ce qu'elles étaient, et pourtant ! Une seule changerait sa vie, celle de trop.

À la lecture, Dimitri préférait l'écriture, et plus précisément la sienne. Même si ses journées s'écoulaient d'une façon routinière, arrivé chez lui, il les réinventait. La classe devenait une armée pliant à son commandement et la cour d'école, une arène assiégée de courageux guerriers. Il en était certain, grâce à son génie et à sa prédisposition pour les lettres, il atteindrait son apogée. Alors quand l'institutrice s'indigna de son travail, la rage monta en lui :

— Mon pauvre Dimitri, tu es complètement à côté de la plaque. Zéro pour ta rédaction, et considère la clémence dont je fais preuve pour t'éviter un blâme ! À quoi tu t'attendais au juste ? Quel était le sujet demandé, l'as-tu seulement noté ?

— Je croyais que l'on racontait ce que l'on voulait, rétorqua-t-il en tapant brusquement du pied.

— Baisse les yeux quand je te parle. À compter d'aujourd'hui, tu resteras à l'étude tous les soirs afin de reprendre ton devoir de A à Z.

Le soir venu, tandis que l'école fermait ses portes, Dimitri fut retenu avec une poignée d'élèves. La sonnerie venait de retentir que déjà son copain quittait la classe. Il le suivit des yeux jusqu'au-dehors, lui fit signe de la main et eut le cœur serré. Au vu de leur proximité, les parents de Victor le reconduisaient jusque devant sa porte. Ce soir, sa mère passerait le chercher après son travail. Lui qui s'était montré confiant la veille, se voyait contraint d'expliquer son nouvel échec. C'était une sale journée qui le rongerait de l'intérieur comme une sangsue infectant sa chair, son jugement et son âme. Depuis ce jour, il demeura distant avec le corps enseignant et même avec ses camarades. Il s'investissait à minima, la seule chose suscitant

son intérêt, était les mots qu'il couchait sur son cahier à l'abri des regards. Alors pendant longtemps, l'école, l'institution entière devint son ennemi.

Les mois qui suivirent ne furent simples pour personne, Dimitri dut jongler entre les blâmes de son institutrice et les reproches de ses parents. Mais au fil du temps, son travail devint plus assidu et de meilleures notes transformèrent les craintes en suffisance. Après ces années de désillusions, voilà que tout était possible ! Néanmoins, un imprévu lui ferait faire un bond dans le passé. Depuis qu'ils habitaient le coin, les Bourov sortaient peu. Il faut dire que dans ce quartier huppé, leur maison était l'une des plus belles trônant sur les hauteurs. Elle était souvent décrite comme une petite forteresse à cause de ses grands murs de pierres, que seules les trois tourelles de la bâtisse dépassaient. Leurs toits pointus et finis par de hauts épis de faitage augmentaient son aspect seigneurial. Dimitri s'échappait fréquemment de ses murailles par le biais d'une porte dérobée donnant accès au parc. Et sur ces entrefaites, il fonçait vers la forêt de pins la plus proche pour aller courir.

Alors qu'il entamait son deuxième tour de piste, deux femmes attirèrent son attention. Il reconnut la voix de l'une d'elles ainsi que son chignon cerné d'épingles, sa maigreur et sa figure crispée. Lui revenaient en mémoire les paroles acerbes qu'elle avait prononcé cinq ans plus tôt « zéro pour ta rédaction... » Et en un éclair, cette phrase vint déclencher en lui un sentiment nouveau. Soudain, ses traits de collégien se métamorphosèrent. S'en était fini de courber l'échine, fini de baisser les yeux, désormais, la soumission passait dans l'autre camp. La mégère était là, confiante, avec toujours la

même voix pincée, criarde et froide, dédaigneuse, alors quand il fut à leur niveau, il les aborda :

— Mesdames, pourriez-vous m’indiquer l’heure s’il vous plaît ?

— Il est onze heures passées, répondit la jeune fille tandis que la vieille l’observait du coin des yeux. L’impression de le connaître lui traversa l’esprit et elle sentit l’anxiété monter en elle. Dès qu’il tourna le dos, elle prit la gamine par le poignet et la pressa vers la sortie. Lui se retourna à plusieurs reprises, complètement obnubilé. Son pouls s’accéléra, sa respiration devint plus forte, et un sentiment de vengeance s’ancra dans son esprit. Tout en lui, le poussait à l’acte, sa noirceur, ce poison insidieux et incontrôlable l’exhortant d’armer sa main de son canif pour frapper. C’était comme si cette émotion lui était familière, comme si on lui avait soufflée, apprise. Il se rappelait des paroles du profiler mettant en exergue dans un journal, la frénésie meurtrière. Chaque partie de son être en était possédée.

Depuis qu’il les avait croisées, il s’était creusé une distance d’au moins cent mètres. Alors il arrêta sa marche, dénoua sa nuque et exécuta quelques flexions en regardant par-dessus son épaule. Pourquoi tardaient-elles à le rattraper ? Soucieux, il scruta les alentours en vérifiant que personne n’était dans les parages et rebroussa chemin. Il remonta le sentier et atteignit l’endroit où il les avait laissées, mais elles n’étaient plus là. Il devint pâle, se sentit vide, pompé de l’intérieur, aspiré dans un gouffre. La traque était terminée, déjà ! Il repartait la mort dans l’âme par le même chemin, déçu, les yeux rivés sur ses chaussures quand soudain, il entendit un bruit. Il revint sur ses pas et du sentier, les vit courir en contrebas de la forêt. Zigzaguer entre les arbres et jetant un regard derrière elles à

chaque pas gagné. L'institutrice tressaillit en le voyant s'élançer à leur poursuite, il arrivait. La jeune fille l'accompagnant était devant en panique totale et se mit à hurler :

— Courrez sans vous arrêter... foncez !

À ce moment-là, la vieille entendit un craquement, une respiration, sentit une main l'agripper et son crâne voler en éclat. Une lutte s'engagea, elle tomba à terre, cria, se débattit avec force, afin de repousser ses assauts, mais rien n'y faisait. Son agresseur était comme enragé et alors qu'elle tentait de se relever, il appuya fortement son pied sur son épaule, l'attrapa par le chignon et planta la lame dans sa gorge. Ses yeux se fermèrent, une coulée de sang s'échappa de sa bouche et pendant qu'elle rendait son dernier souffle. Il se sentit étrangement vivant, plein d'énergie, plein de fougue, prêt à récidiver. Pourtant, lorsqu'il se retourna pour frapper de nouveau, la fille n'était plus là. Il vira du rouge au blanc, inspira profondément, puis scruta autour de lui tout mouvement s'avérant suspect. S'était-elle terrée quelque part derrière un buisson, l'observait-elle et si oui, de quel endroit ? Et si elle était déjà partie, si elle avait donné l'alerte ? Il finit par se résigner à remonter vers le sentier quand il l'entendit héler en répétant :

— Au secours... à l'aide... il va me tuer !!

Bientôt, d'autres voix se mêlèrent à la sienne. Il se cacha rapidement dans les fourrés et attendit ventre à terre. Un instant plus tard, il les vit débarquer. Ils étaient trois, la fille et deux types en uniformes, sûrement les gardiens du parc. Tous deux se précipitèrent vers le corps inerte gisant en contrebas du sentier. C'était fini,